

régulière collerette de feuilles, une chose de vulgarité et de laideur.

Pourtant, entre ces feuilles, entre ces fleurs réunies sans art, tant de poésie incomprise s'était glissée ce jour-là !... Comment ne devinait-il pas que, dans le parfum léger qui flottait autour de lui, il y avait autre chose que l'arome des violettes ?... Il y avait la joie émue de ton pauvre cœur, vieille mère, de ton pauvre cœur qui devait encore souffrir...

III

La nuit bleue constellée d'étoiles, baignait de sa grande paix sereine la ville endormie. Heure de trêve où les hommes oublient dans le sommeil les soucis du jour, heure de silence où les âmes qui souffrent veillent avec leur angoisse derrière le mystère des volets clos.

Insensible au froid de cette glaciale nuit de décembre, dans sa chambre sans feu, Mme Les-trade pleurait au pied de son lit.

Comme sa joie de la journée avait été courte !...

— Mon Dieu ! murmurait-elle, pourrai-je encore supporter ce coup ?... Je me trouvai malheureuse, hier, alors que je croyais le cœur de Raymond tout à moi... Que faut-il dire, ce soir, que faut-il dire ? Je suis exclue de ses rêves de bonheur... Il ne pense pas à moi quand il veut changer sa vie. Cette étrangère a passé sur son chemin, je suis oubliée... Les mères sont égoïstes. Ce jour devait venir. N'est-il pas naturel que Raymond songe à se marier ?... J'espérais le garder encore quelque temps pour moi toute seule. Il est si jeune !... Pourquoi n'ai-je pas su deviner ce qui se passait en lui ?... J'aurais empêché cet amour ! La plus riche héritière de Fontaine-Vieille l'aimait... On me l'avait dit... C'est une si charmante nature cette petite Madeleine ; si douce, si pieuse, si tendre... Nous nous serions comprises !... Tandis que cette étrangère !...

Elle se redressait, dans un sursaut de révolte :

— Donner mon fils, comme cela, à cette femme qui, peut-être, ne saura pas le rendre heureux, oh ! non, je ne puis pas !... Je lutterai de toutes mes forces, avec toute mon énergie. J'expliquerai à Raymond qu'épouser une femme pauvre qui a des goûts d'élégance, c'est se replonger fatalement dans la misère... Il me comprendra... Ces idées étaient les siennes autrefois... Comment aurait-il changé si vite ?...

De nouveau elle laissait retomber dans ses mains sa tête secouée de sanglots :

— J'oublie qu'il l'aime !... Tous mes efforts seraient vains... Raymond est trop sérieux, trop réfléchi, pour ne pas avoir envisagé longuement toutes les conséquences de ce mariage. S'il est décidé à épouser une jeune fille pauvre, c'est qu'il place son amour au-dessus de l'ambition, au-dessus de la fortune. Son bonheur

est là ! Comme elle a bien su le conquérir, cette femme ! Elle est jeune, belle, intelligente, éprise comme lui de choses d'art. Comment ne l'aurait-il pas aimée ?

Maintenant, dans une rapide vision, elle voyait se dérouler devant elle les jours qui allaient suivre : la demande en mariage, les fiançailles, la fièvre des grands préparatifs et cette matinée d'avril où, derrière la traîne blanche de la mariée, elle entrerait, pâle d'émotion, dans une église, au bras de son fils.

Elle devinait ce que serait la nouvelle installation dans un appartement plus vaste, l'organisation différente de leur vie, les sorties de sa belle-fille, les visites qu'elle recevrait, et ces longs repas, et ces longues soirées où, perpétuellement, la vieille mère se sentirait de trop entre eux.

— Je les gênerai, pensait-elle... Je suis vieille, j'aime peu le bruit. Ils sont jeunes et avides de plaisirs. Je ne comprendrai pas leurs discussions d'art ; je suis une pauvre femme ignorante, qui n'a jamais su dans sa vie que tenir un ménage et économiser le plus possible l'argent que l'on gagne avec tant de peine... Si je parlais, comme ils seraient plus libres et plus heureux !...

Une angoisse terrible lui poignait l'âme :

— Partir !... Partir !... Où pourrais-je aller, seule ?... Oh ! tout, excepté cela !... Je n'ai que lui ! On ne peut pas me demander cette séparation, à mon âge !... Les autres ont des frères, des sœurs, des amies... Moi, je n'ai que mon fils !... Ils me donneront un petit recoin dans leur maison. Je ne leur demanderai ni attentions ni prévenances. Ils arrangeront leur vie à leur guise, jamais je ne leur adresserai un reproche... Ils seront libres, libres !... Mais moi, je verrai mon fils tous les jours, je le soignerai s'il est malade, et, si nous restons seuls, quelquefois, j'aurai l'illusion que cette étrangère n'est jamais entrée chez nous, que mon fils est encore à moi, à moi toute seule !... Mais non ! Je parle en égoïste ! Aimer ainsi, ce serait aimer Raymond pour moi. Si quelqu'un doit souffrir, c'est la mère et non l'enfant. Il souffrirait trop vite et de trop de choses entre sa mère et sa femme. Bientôt je ne serai plus qu'une façon d'intendante à qui l'on donne des ordres qu'il ne faut pas discuter. Je le verrai, lui, mon fils, se retirer de moi et perdre peu à peu ce tendre respect filial que tant de mères m'ont envié. Il vaut mieux les garder affectueux et bons. Les jeunes ne sont pas faits pour vivre avec les vieux. Je m'en irai. La maison de Fontaine-Vieille est vendue. Le Threuil me reste. J'irai m'ensevelir là-bas dans les bois. Les revenus de la métairie me suffiront. Il faut si peu de chose à une pauvre vieille comme moi pour vivre, si peu de chose quand on est seule, toujours !... Puis, je mourrai vite. Ne suis-je pas au bout du chemin ?... Cinquante-trois ans ! Ce n'est pas encore la vieillesse, c'est